

## Style et Féminité <sup>1</sup>

Josée LAPEYRÈRE

(77)« D'où une femme reçoit-elle son message si l'Autre est déjà la place qu'elle occupe ? Avançons que ce qui tient lieu d'Autre pour elle est  $S_1$ , le signifiant maître, même s'il est donné dans une disposition qui laisse croire (encore un effort de séduction !) à la possibilité de résorber son altérité, de le rendre familier. Ce dispositif croisé, où une femme et un homme reçoivent chacun de l'autre leur propre message, signale que c'est de l'entre-deux que surgit la question. Celle-ci s'anime de ce que cet entre-deux agisse comme castration et soit symbolisé par le phallus. Peut-elle alors se révéler assez une pour qu'une réponse commune lui soit trouvée ? »

J'ai reçu ce texte d'introduction à ces journées sur la féminité comme tous les participants à ces journées, il y a déjà quelque temps, et ce texte m'a interrogé : j'ai essayé d'en déchiffrer le message. Ce texte est donc venu pour moi en place de Signifiant-maître, si tant est qu'un signifiant-maître, un  $S_1$ , c'est comme cela que je me le figure ou me l'explique, ce peut être n'importe quel signifiant certes, mais cependant pas tous les signifiants, ce peut être n'importe lequel donc, mais dans la mesure où ce signifiant pour chacun c'est un signifiant que l'on extraie parmi tous les autres, qui vient donc faire arrêt, coupure, qui vient interrompre la (78)circularité du discours, qui vient questionner et invite à développer la question, ce serait donc un signifiant qui aurait potentialité de faire surgir le travail et que se produise un savoir en  $S_2$  place de l'Autre.

Un homme en place de  $S_1$  pour une femme, c'est celui qui ouvre pour elle la question de son désir et la question de sa jouissance, et dont elle attend évidemment un savoir.

---

1 Retranscription d'une intervention aux journées de l'Association freudienne sur la féminité, Paris, 21-23 novembre 1997.

Donc tout commence avec lui, avec le Signifiant-maître, c'est lui qui donne le coup d'envoi, c'est comme ça que je comprends le « Y a d'l'un » de Lacan, et une femme, peut très bien ne pas le reconnaître ce  $S_1$ , s'en méfier, le fuir, le récuser, le haïr, chercher à le domestiquer, mais elle peut aussi, et ce serait un des effets de l'analyse ou une leçon à tirer de la répétition des expériences, reconnaître son intérêt, c'est-à-dire que, pour une femme, quant à son désir et à sa jouissance, il faudrait en passer par ce  $S_1$ , il lui faudrait se soutenir de ce  $S_1$ , l'accepter avec ses limites logiques, mais aussi avec tout ce qu'il ouvre pour elle, il faudrait bien le traiter ce Signifiant-maître, c'est-à-dire faire au mieux avec.

Et la question, nous dit ce texte, serait en premier lieu de ne pas résorber l'altérité de ce  $S_1$ .

Il y aurait donc une double altérité, l'altérité de l'Autre et l'altérité du  $S_1$ .

Tout d'abord l'altérité de l'Autre, l'Autre place qu'une femme occupe pour un homme, et d'où un homme reçoit son propre message, altérité faite par l'impossibilité de saisir cet Autre si ce n'est dans l'infinitude, puisque il n'y a pas de signifiant pour dire ce qu'est la femme, puisque leur énumération une par une est infinie, puisqu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, et que cet Autre reste toujours Autre, ce qui fait souvent courir les hommes, mais leur fait dire parfois aussi, à propos des femmes, qu'elles ne sont jamais contentes, qu'elles en veulent toujours plus, encore et encore, et qu'ils auraient parfois tendance à vouloir le verrouiller cet Autre toujours Autre que l'on n'arrive pas à combler sinon à satisfaire, et qu'ils auraient donc tendance, certains hommes, à vouloir lui clouer le bec à cet Autre, à vouloir enfin avoir la paix.

Mais il y a aussi une altérité du  $S_1$ , de là où une femme reçoit son propre message, altérité d'une tout autre nature et qui renvoie à un autre infini : le  $S_1$ , il est du côté du trait unaire et s'il revient toujours à la même (79)place, il est aussi toujours différent, il est comme les fameuses encoches du chasseur pour compter le gibier, encoches qui définissent une série de coups, et marquent de l'un à l'autre la pure différence, il s'agit du UN donc en tant que différentiel et comptable.

Car au fond un homme pourquoi serait-il en place de Signifiant-maître pour une femme si ce n'est-ce parce qu'il n'y a qu'une seule référence, la référence phallique, la référence mâle, et que cet homme, en tant qu'homme, il est porteur du trait réel de la différence sexuelle, porteur de l'organe phallique qui va rendre possible l'acte sexuel ; donc cet organe phallique lui aussi, il est du côté du  $S_1$  en tant qu'il commande l'acte sexuel sans pour autant qu'on puisse en commander les nécessaires manifestations : ce serait peut-être la définition du signifiant-maître, ce qui commande et qui ne peut donc être commandé, en ce sens on peut comprendre que, si une femme ne l'a pas, un homme n'est pas sans l'avoir, puisque il n'en a pas non plus la totale maîtrise et

que l'organe phallique peut-être fonctionne aussi pour lui comme un  $S_1$  dont il peut lui aussi reconnaître la dimension d'altérité. Il n'y a qu'à se rappeler la célèbre chanson de Brassens « Quand je pense à Fernande, etc. »

Ce serait donc cette altérité foncière que les femmes auraient – d'après le texte – tendance à vouloir résorber et rendre familière, mais pourquoi sinon pour des raisons bien compréhensibles : ce  $S_1$ , en effet, ne tient pas ses promesses, c'est-à-dire qu'il se révèle dans l'impossibilité logique de fournir le signifiant manquant, le savoir attendu, dans l'impossibilité de venir fonder l'identité sexuelle des femmes.

C'est pourquoi une femme pour suppléer à ce manque de signifiant, pourra vouloir être tout ou toute pour un homme, vouloir être son unique objet de désir, être la propriétaire exclusive de ce  $S_1$ , c'est-à-dire être celle qui commande à ce qui ne se commande pas, elle voudra selon la formule de Lacan avoir un maître sur qui régner elle voudra donc avoir ce  $S_1$  et le commander ce  $S_1$  qui ne tient pas ses promesses, ce qui fait souvent dire à certaines femmes qui réclament cette identité manquante, que les hommes ne sont pas à la hauteur, qu'ils ne font jamais ce qu'il faut quand il faut, et qu'au fond à leur place elles feraient bien mieux qu'ils ne font, elles voudraient, ces femmes, avoir l'initiative, faire le premier pas, lancer le coup d'envoi, mais certaines femmes demandent souvent aussi, toujours pour les mêmes raisons, qu'on les aime toujours plus et qu'on leur spécifie (80) pourquoi on les aime, ou encore elles demandent qu'on les désire pour elles-mêmes, pour leur supposé être-femme et non à partir d'un objet a dont elles sont le support souvent à leur insu

Une petite remarque ici à propos de la question de la propriété: Charles Melman au cours des journées en Corse sur le masculin-féminin se demandait : pourquoi est-ce qu'un homme aurait des sentiments de propriété à l'endroit de sa femme ? nous rappelant que l'idée de la propriété n'est pas une idée naturelle mais une idée fabriquée et il nous parlait de Marx à ce sujet qui avait fait épouser sa maîtresse enceinte par son ami Engels avec qui, semble-t-il, il la partageait...

Mais revenons au  $S_1$ , une femme donc pourrait venir se situer du côté femme, c'est-à-dire du côté du pas-tout, et avoir accès à la Jouissance dite féminine, Jouissance située dans un au-delà de la Jouissance phallique et produite par celle-ci, au prix de reconnaître l'altérité de ce  $S_1$ , au prix d'accepter qu'elle n'en a pas la maîtrise, au prix de reconnaître donc que, si lui n'est pas sans l'avoir, elle, elle ne l'a pas, et que, quant à sa Jouissance, c'est là et de cette façon que se situe son intérêt.

Nous savons que la vérité ne peut pas se dire toute, elle ne peut que se mi-dire, les formules logiques de la sexuation nous font savoir que le côté femme, la féminité logique est congruente avec ce pas tout, pas tout

du mi-dire qui est aussi celui de l'interprétation analytique : le mi-dire est affaire de style, c'est un dire qui fait noeud nous dit Lacan, noeud - borroméen - qui vient coincer l'objet a, qui vient donc attraper l'objet cause du désir et qui fait entendre le vide du trou soit que le langage ne petit pas dire tout, qu'il y a un au-delà de la Jouissance phallique, c'est pourquoi nous dit Lacan en rappelant l'écriture poétique, le mi-dire produit en même temps un effet de sens et un effet de trou, c'est-à-dire qu'il est référé, ce mi-dire, à la fois au phallus et à S(A), et on sait bien qu'on ne mi-dit pas aussi facilement que ça. Donc le mi-dire est à situer du côté femme des tableaux de la sexuation.

J'aimerais à ce sujet parler de quelque chose qui s'est passé pour une analysante au cours de sa cure, d'un moment qui a été vécu par elle comme un franchissement, un véritable changement de position et de discours, et aussi comme une trouvaille avec tout le plaisir et la surprise que suscite l'inattendu.

(81) Il s'agit donc d'une femme dont le couple se porte fort mal, au sens où entre son mari et elle le dialogue est rompu, où la relation n'est plus organisée que par la privation et la frustration, autour de la plainte, de l'affrontement ou de la rivalité, chacun campant sur des positions défensives, chacun donc est un exemple caricatural des impasses freudiennes, roc de la castration et *penis-neïd*, chacun si je puis dire est dans les plus mauvais termes avec le lieu d'où il reçoit son message, chacun jouant un rôle à contre-emploi parfaitement impossible à tenir, lui, le rôle de l'Autre de l'Autre, elle celui du S<sub>1</sub> du S<sub>1</sub>.

Un soir qu'il était fort tard, alors que son mari n'était pas rentré, cette femme, qui tenait à son mari, sentit la nécessité urgente de mettre un point d'arrêt à cette situation dérivante, mais autrement que par la surenchère, la discussion, les plaintes, le persiflage ou les reproches, dont elle connaissait la parfaite inefficacité et les effets désastreux.

Tout d'un coup, dans l'urgence – et c'est là qu'à mon sens elle est devenue lacanienne –, lui vint l'idée qu'elle mit en acte dans la hâte mais après cependant un temps d'hésitation qu'elle a bien noté, à référer au temps logique, de mettre la chaîne intérieure de la porte d'entrée, ce qui évidemment obligea le mari, butant à son retour sur cette porte fermée ou plutôt demi-ouverte, à sonner et à réveiller sa femme qui lui dit, dans un demi-sommeil, avoir fait ça sans s'en rendre compte, comme elle le faisait lorsqu'il était absent et qu'elle était seule, qu'elle ne savait pas pourquoi elle avait fait ça, que cela lui avait échappé, elle s'en excusa et elle ne lui adressa aucun reproche, aucune demande, ne porta aucun jugement et alla se rendormir; il est à noter que cela ne provoqua aucune colère chez son mari et fit que les jours suivants les échanges purent reprendre sur un ton ouvert, ouvert vraisemblablement par la question que la pose de la chaîne avait ravivée et à partir de la limite que celle-ci avait posée...

Il me semble que, dans cet acte nous sommes face à quelque chose

du mi-dire de la part de cette femme, mi-dire avec à la fois la référence au phallus et à  $S(A)$ , avec à la fois effet de sens et effet de trou.

Hormis l'équivoque entre « la chaîne » et « lâche la haine », « lâche haine », on peut penser que la pose de la chaîne (chaîne conjugale, chaîne signifiante, ce qui lie et ce qui sépare) en travers de la porte demi-ouverte, a opéré un retournement, elle a rétabli la place de l'entre-deux écrasée jusque là dans la relation duelle, elle a rétabli le tiers phallique, la limite (82)phallique comme étant leur intérêt commun.

Par son acte, elle manifeste sa division et restaure la dimension subjective, elle réintroduit la dimension de ce qui échappe, de ce qui ne peut se dire, et par là elle accepte comme une donnée essentielle l'incomplétude du symbolique, avec laquelle il faut compter et sur laquelle elle s'est soutenue.

Il y a aussi une demande faite à l'homme de déplacer quelque peu les lignes de son fantasme et de laisser que viennent, à travers le pas de sens, des sens autres que celui sous lequel ils sont malheureusement figés.

Donc par cet acte, qui est de l'ordre du mi-dit, on peut dire qu'elle renonce à la maîtrise imaginaire sur le  $S_1$ , à la maîtrise imaginaire sur l'objet phallique, elle accepte de ne pas l'avoir parce qu'elle a réalisé, en un éclair où était son intérêt – et cela correspond vraisemblablement à un repérage bien compris de la structure.

On peut dire que, par ce mi-dit donc, elle cède le phallus imaginaire, c'est-à-dire que par cet acte, elle donne ce qu'elle n'a pas.

Parler du mi-dire, mi-dire de la vérité pas toute, nous ramène ici au pas-tout de la Jouissance féminine.

Et là je vais lire une citation de Lacan adressée aux analystes au sujet de l'interprétation analytique que Lacan tire du côté de la poésie et donc du mi-dire: « Il s'agirait que vous y laissiez cet objet insensé que j'ai spécifié du a. C'est ça ce qui s'attrape au coïncement du S, de l'I et du R comme noeud. C'est à l'attraper juste que vous pouvez répondre à ce qui est votre fonction l'offrir comme cause de son désir à votre analysant. C'est ça qu'il s'agit d'obtenir; mais si vous vous y prenez la patte, ce n'est pas terrible non plus, l'important, c'est que ça se passe à vos frais. » (La troisième)

Et une autre citation prise dans le Séminaire *La logique du fantasme* où je souligne quelques termes: « Dans la relation *amoureuse* la femme trouve une jouissance si l'on peut dire, de l'ordre de *causa sui*, pour *autant* qu'en effet ce qu'elle donne sous la forme de ce qu'elle n'a pas est aussi la cause de son désir, elle devient ce qu'elle crée de façon purement imaginaire. »

Lacan parle donc là de création.

(83)Peut-être que l'accès à la Jouissance féminine va dépendre pour

une femme de la façon dont elle va céder à un homme le phallus imaginaire : il y aurait au moins deux façons de le donner : soit elle le cède en tant qu'elle l'aurait, soit elle le cède en tant qu'elle ne l'a pas.

En effet, cette cession, ce don du phallus imaginaire peut très bien être de l'ordre d'un sacrifice entièrement pris dans la demande ou le désir de l'Autre ou d'une feinte (d'accord je le donne puisqu'il le faut bien mais je trouve ça injuste et je vais le reprendre dès que je pourrai, ou bien si tu l'as, c'est parce que tu me l'as pris), ou encore cela peut être une mise en scène de l'ordre de la mascarade (elle ne l'a plus parce que l'ayant eu elle a bien voulu s'en défaire); dans ces cas-là où une femme cède le phallus imaginaire en tant qu'elle l'aurait, ou l'aurait eu, il s'agit d'un donnant-donnant ou d'un prêté pour un rendu, avec retour à l'envoyeur, ici pas question de supplément.

Mais il peut s'agir d'une autre sorte de don, le don de ce qu'on a pas. « Quelle différence entre objet obtenu par coupure réelle et objet obtenu par coinçage borroméen ? », se demandait Charles Melman dans *La nature du symptôme* (l'objet obtenu par coupure serait, me semble-t-il, le don de l'objet qu'on aurait, et l'objet obtenu par coinçage – i-e, à travers un mi-dire qui fait noeud – le don de l'objet qu'il n'y a pas) ; « par coinçage, l'objet a, continue-t-il, ne se soutient plus de ce qui serait le désir de l'autre en tant que la cession de l'objet lui est attribuée; il ne serait pas donné ici sur le mode de l'échange, du cadeau, du lien mais ce serait l'objet du travail produit par un sujet, par fabrication » et le nouage serait fait par le nom du père et non plus par le symptôme. On peut reprendre ici les termes de « création » et de « à ses frais », cité plus haut par Lacan qui dans le Séminaire *Le sinthome* se posait cette question : « Y a-t-il impossibilité que la vérité devienne un produit du savoir-faire ? » ; et plus loin : « En quoi l'artifice, l'art, l'artisanat, peut-il viser expressément ce qui se présente d'abord comme symptôme ? »

Donner ce qu'on a pas, qui est la définition de l'amour selon Lacan, nécessite un acte de création ou de fabrication de l'ordre du mi-dit, produire un dire qui fasse noeud et attrape pour une femme l'objet cause du désir i-e vienne à enserrer et à faire entendre à un homme ce qui ne peut se dire, vienne à révéler et à faire opérer comme tel le trou laissé par S(A), soit l'inexistence du signifiant de la femme.

(84) Une femme ayant réalisé que là est son intérêt, que c'est par là que s'ouvre la voie d'accès vers la jouissance féminine, Autre jouissance supplémentaire, pourrait donc consentir par cet acte à donner à un homme, un homme en place de  $S_1$  pour elle, un homme qu'elle aime, pourrait donc consentir à lui donner ce qu'elle n'a pas, c'est-à-dire consentir à ne pas l'avoir, le phallus imaginaire, pour le devenir, dans la mesure où un homme, un homme (qui évidemment ne pense pas l'avoir de toute éternité), en entende quelque chose de ce don, et se prête au jeu dans le même temps, c'est-à-dire qu'il lui laisse entendre que pour lui elle l'est et que, du même coup ayant renoncé, lui, à l'être, il veuille bien céder ce qu'il a.

Cela – cette cession de la part d'une femme de ce qu'elle n'a pas – serait peut-être susceptible de bouger un peu les lignes du fantasme d'un homme, son désir et sa jouissance n'étant plus dès lors seulement articulé pour lui aussi à l'objet précis de son propre fantasme mais aussi à l'objet cause du désir en tant que celui qu'il n'y a pas.

C'est une question ??